

## Avant-propos

Si la contrainte écologique impose, de façon de plus en plus pressante, le changement de notre système productif, force est de constater que manquent les instruments nécessaires pour penser et mettre en œuvre un tel changement. Il ne suffit pas d'en appeler à une énième révolution technologique et industrielle, reposerait-elle sur les énergies renouvelables et les nouvelles techniques d'information et de communication. De même, les deux modèles pragmatiques traditionnels de conservation et de pérennisation des sociétés, que Jared Diamond décrit dans *Effondrement*<sup>1</sup>, le modèle dirigiste des grands États classiques et le modèle coopératif des petites communautés traditionnelles, apparaissent aujourd'hui insuffisants pour surmonter les déséquilibres du nouveau siècle. La mondialisation contemporaine a en effet rendu caducs ces deux modèles de régulation économique et de résolution des problèmes écologiques. Les sociétés locales sont immergées dans la globalisation de l'économie, et par conséquent soumises à des logiques qui leur échappent, tandis que, faute de pouvoir élaborer, si ce n'est même imaginer, un gouvernement, un État et une nation mondiale, nous avons préféré substituer la gouvernance et la négociation aux savoirs juridiques et techniques que les États du passé ont forgés pour accomplir leur mission de

1. DIAMOND, Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. fr. BOTZ, A., et FIDEL, J.-F., Paris, Gallimard, 2006 ; v. *infra*, chap. III, p. 194-195.

transmission et de pérennisation. Nous sommes aujourd'hui dans un non-lieu que l'invention politique, tant pratique que théorique, semble incapable de combler. L'impasse du politique ouvre à nouveau le questionnement philosophique. « L'erreur fondamentale est de nature métaphysique. La corriger demande une prise de conscience métaphysique<sup>2</sup>. » C'est à cette prise de conscience philosophique des apories du système productif actuel et de son incapacité à assurer la pérennité de la société que cet ouvrage souhaite contribuer.

Les guerres du xx<sup>e</sup> siècle ont fait naître l'illusion que de la destruction pouvait naître la création. Aujourd'hui l'homme est en guerre contre tout : sa biosphère, ses semblables et lui-même. On voit de plus en plus les destructions, de moins en moins les créations. Il n'y a plus d'automatisme ni même de logique dans le passage des unes aux autres. Ce qui est détruit l'est définitivement tandis que ce qui est créé reste étranger à toute relève du passé. La croissance devient alors un processus illisible et chaotique, affecté de crises imprévisibles ; elle perd sa dimension providentielle pour ressembler à la transience d'un dieu obscur produit par une théologie sauvage. Elle se traduit par des chiffres abstraits, non par des biens pérennes. La destruction créatrice relève désormais de la pulsion de mort. C'est pourquoi il est temps d'en faire la critique.

Mais la nature même de la critique du système productif a historiquement changé : il ne s'agit plus de penser l'intensification de la production, mais sa durabilité, voire sa « générativité », c'est-à-dire sa capacité à transmettre ses fruits à la postérité. Or, jusqu'à maintenant, le débat philosophique se maintenait à l'intérieur de la production. Que ce soit Marx ou Heidegger, tous deux ne critiquent le dispositif productif des systèmes en vigueur, économique (le *Kapital* chez Marx) ou bien technique (le *Gestell* chez Heidegger), que pour mieux en débloquer et en intensifier les forces, même si, sous les termes de forces et de production, Marx et Heidegger entendent un régime de puissance et des modes de dispensation très différents, le premier sous le signe de l'économie, de la sociologie et de l'anthropologie, le second sous celui de la métaphysique ; le

2. SCHUMACHER, ERNST Friedrich, *Small is beautiful : une société à la mesure de l'homme ?*, trad. fr. (mod.) DAY, D. et W., et FLORENTIN, M. C., Paris, Le Seuil, 1978, p. 102.

premier en vue de la révolution politique de la société, le second de la révolution poétique du langage et de la pensée. La critique dans l'un et l'autre cas reste interne à la production, visant essentiellement à révéler l'infécondité, voire l'imposture de la situation de fait du système productif empirique – qu'il soit économique, technique ou symbolique –, jamais à la hauteur de ce qu'il peut ontologiquement, d'où résultent la pauvreté et l'injustice. Quoiqu'il en soit, la convertibilité de l'être et de la production est toujours postulée, la définition de l'être lui-même comme production et force productive posée en principe indiscutable. La production dans ces conditions devient un tout sans altérité. La critique de la production que nous proposons se construit au contraire à partir de son autre – ce que ce livre appelle l'« improduction » – en tant que cet autre est moins la contradiction de la production, sa dénégation, son refus que sa condition de possibilité. C'est à la détermination de cette altérité sans laquelle la production devient puissance de destruction et pulsion de mort que s'attache cet ouvrage. En réalité, il ne s'agit nullement ici de mettre fin à tout projet productif, ni de s'engager sur les chemins de la décroissance. L'improduction n'est pas le contraire de la production, mais la condition non productive de la production, comme si une production féconde ne pouvait être que la conséquence d'une improduction réfléchie, instituée et mise en œuvre. De fait, il s'agit ni de promouvoir le retour de la contemplation au détriment de la praxis, ni de cultiver l'*otium* antique dans le mépris du *negotium*, ni d'imaginer une communauté désœuvrée libérée de la nécessité du travail et des obligations de sa subsistance, ni de justifier une théologie du septième jour, du *shabbat*, c'est-à-dire du repos et de la cessation de la création. Il importe plutôt de redéfinir la tâche de la praxis et de son effectivité à l'épreuve de ce qui aujourd'hui la défie, en réfléchissant aux modalités de renouvellement du système productif à partir de cette idée simple, mais insuffisamment méditée : les conditions de la reproduction ne sont pas les mêmes que celles de la production, comme le prouve le fait que la production n'est plus en mesure aujourd'hui d'assurer par elle-même, dans la dynamique autonome de sa croissance, sa viabilité et sa durée.

La *Critique de la destruction créatrice* s'appuie à cette fin sur une double réflexion, à la fois sur l'histoire de la métaphysique et sur

les sciences sociales. Elle souligne l'étroit parallélisme qui existe entre les théories de la croissance économique et le devenir des ontologies à travers les philosophies aussi bien de Heidegger que de Bergson ou de Deleuze, autrement dit à travers les principaux avatars soit du système soit de la substance. Car les unes et les autres postulent implicitement la destruction créatrice, comme si toute production *ontologique* ne pouvait résulter que d'un processus de destruction *ontique*. C'est pourquoi on est en droit de considérer les ontologies de notre temps comme des métaéconomies, des dispositifs qui non seulement intensifient les processus de destruction créatrice sur lesquels repose le capitalisme depuis la Première Guerre mondiale, mais, davantage encore, en expérimentent les nouvelles modalités. La *Critique* souligne l'épuisement définitif de ce modèle de production, aussi bien économique qu'ontologique, qu'ont favorisé les guerres du xx<sup>e</sup> siècle. Non seulement elle démontre les apories de ce modèle, mais, faisant retour à la matrice néoplatonicienne de la métaphysique, elle propose une réflexion inédite qui met à distance les ontologies à la fois et indifféremment de l'intensification et de l'épuisement : mise à distance qui permet de reconfigurer les rapports entre aménagement de la ville et du territoire, économie et droit, tel que le réclament le maintien et la transmission du réel.

Il n'est donc pas nécessaire de revenir à la traditionnelle opposition entre contemplation et action. L'improduction, non moins que la production, relève de la technique et du travail. Mais il suffit de dissocier technique et production pour montrer que l'on peut concevoir une société technique au service de la garde et de la transmission du réel aussi bien que de sa production. Dissocier technique et production laisse augurer la possibilité d'un nouveau chemin de croissance qui ne passe pas par la mobilisation totale du monde et de ses ressources. En dissociant la production de ses conditions de viabilité, nous dédoublons notre agir entre sa dimension productive et sa dimension reproductive ; en dédoublant notre agir, nous redoublons de travail. Ce redoublement est la croix de notre avenir : il peut être la source d'une aliénation accrue, mais aussi le principe d'un système productif plus juste car plus égalitaire, plus efficace car moins dispendieux. Le développement durable n'est plus nécessairement un oxymore.